

N

ORSTOM

Diffusion
restreinte

Section de Géographie

Y. MARGUERAT

LES PEUPLES DU CAMEROUN

Texte complet d'un article écrit pour la revue
"Vivant Univers" (numéro spécial sur le Cameroun,
n° 306, sept.-oct. 1976). Celle-ci, soumise à des
contraintes de longueur, n'a pu le publier que sous
une forme abrégée de moitié.

O. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

N° : 02969

Cote B

6 JUIL. 1983

Paris

Juin 1976

23 FEV. 1977

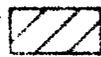
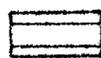
O. R. S. T. O. M.

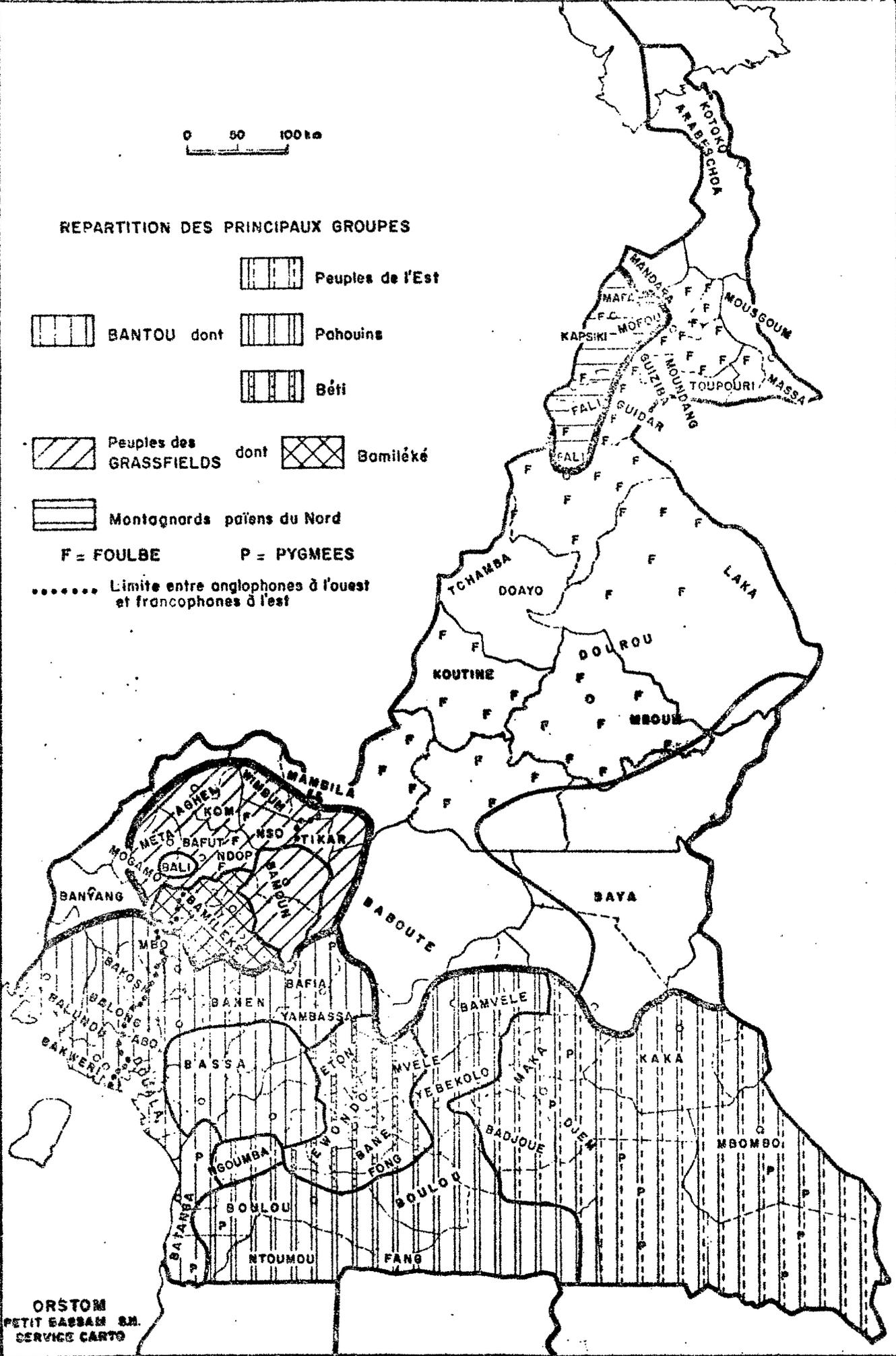
Collection de Référence

n° 2 Geogr

0 50 100 km

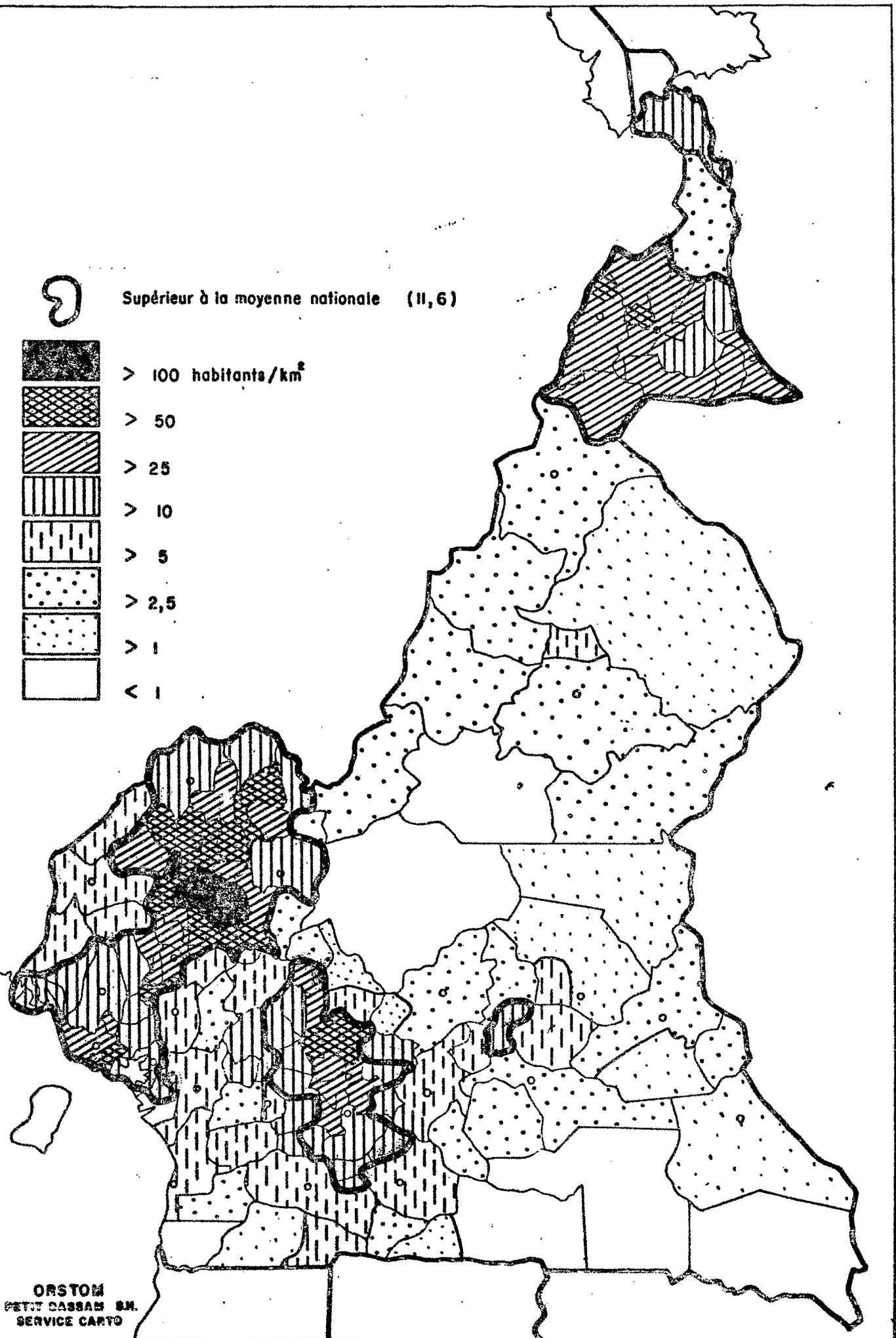
REPARTITION DES PRINCIPAUX GROUPES

-  Peuples de l'Est
-  BANTOU dont  Pahouins
-  Bèti
-  Peuples des GRASSFIELDS dont  Bamiléké
-  Montagnards païens du Nord
- F = FOULBE P = PYGMEES
- Limite entre anglophones à l'ouest et francophones à l'est



9

Supérieur à la moyenne nationale (11,6)



"Afrique en miniature", comme on l'a souvent dit, le Cameroun, qui recèle entre ses frontières une gamme très riche de milieux naturels, depuis la grande forêt équatoriale jusqu'aux steppes sahéliennes, du niveau de la mer à 4.000 mètres d'altitude, possède également un échantillonnage de groupes humains exceptionnellement diversifié. L'"Atlas National" en distingue ainsi près de deux cents (1), dont la taille va de quelques centaines d'individus à près d'un million. On rencontre parmi eux aussi bien d'anciennes civilisations urbaines que des groupes élémentaires de chasseurs-cueilleurs, des paysanneries acéphales et des royaumes féodaux, des païens, des musulmans et des chrétiens, des systèmes de filiation patrilinéaires ou matrilinéaires, des peuples apparentés à ceux de l'Afrique de l'Ouest, d'autres à celle du Centre et du Sud, portions de continent entre lesquels le Cameroun forme charnière.

Cette extrême diversité, qui est l'un des facteurs essentiels de l'évolution du pays (avec des aspects positifs et d'autres négatifs), pose de très difficiles problèmes de classement, qu'aggravent encore les enchevêtrements territoriaux. Pour être synthétique, on est obligé de mélanger plusieurs types de critères : linguistiques (division entre peuples bantou, dont les langues ont de fortes parentés, "bantoïdes" ou "semi-bantou", qui leur ressemblent quelque peu, et "soudanais", c'est-à-dire tous les autres...), culturels (quand les modes d'organisation sociale, ou bien l'Islam, fondent les différences), historiques (d'anciens voisinages ont créé par osmose de nombreuses affinités, que les migrations récentes sont venues bousculer et morceler), géographiques (quand les contraintes du milieu naturel ou la pression démographique obligent des gens différents à l'origine à se comporter de la même manière), ...

Très schématiquement, on voit ainsi s'esquisser trois grandes zones à la fois humaines et physiques : les

(1) Planches IX, Nord et Sud. Ce chiffre est l'ordre de grandeur du nombre des ethnies de toute l'Amérique du Sud non-andine.

savanes du Nord où s'opposent musulmans et païens, le Sud forestier, domaine des Bantou, et l'Ouest, ou plus exactement les hauts plateaux appelés "Grassfields" (terres herbeuses) à l'originalité si puissante. Cette répartition, nous allons le découvrir, est le fruit d'une Histoire fort complexe.

I - LE NORD, soit la moitié du territoire camerounais et le quart de sa population, en un long triangle du plateau de l'Adamaoua au lac Tchad, est la région où les contrastes humains sont les plus spectaculaires, et donc aussi les mieux étudiés (mais il reste encore de vastes zones bien mal connues). Ce que les peuples du Nord (une grosse soixantaine) ont en commun, c'est d'avoir subi au XIXe siècle les conquêtes foulbé, qui en firent les provinces orientales de l'immense empire de Sokoto ; la prépondérance des Foulbé est encore le fait politique majeur de la province. Mais cette invasion musulmane (qui ne se préoccupait guère de conversions) a laissé subsister, dans une gamme de situations qui vont du maintien sans concessions à l'effondrement le plus pitoyable, les peuples autochtones que l'on réunit sous le mot, fréquent mais incorrect, de "Kirdi", c'est-à-dire "païens" (1).

Il s'agit d'un bon million d'individus, que l'on peut classer selon le milieu géographique.

A/ Les montagnards "paléo-nigritique" des Monts du Mandara (1.000 à 1.500 mètres d'altitude, à l'ouest de Maroua) et de la chaîne des Alantika (à l'ouest des plaines de la Bénoué, à la frontière nigérienne) sont probablement les vestiges d'une très ancienne civilisation ouest-africaine, chassée des plaines environnantes et réfugiée dans les massifs montagneux qui s'éparpillent du Togo et du Dahomey (Kabié et Somba) jusqu'à l'ouest de la république du Soudan (Nuba du Darfour),

(1) Terme à prendre dans son acception originelle de "paysans", sans nulle valeur péjorative. Dans le Nord-Cameroun, on dit "Habé", ce qui signifie païens en foulfouldé, la langue des Foulbé. Kirdi est un mot tchadien (qui a le même sens) que n'emploient pas les Camerounais.

où s'est développée une très remarquable adaptation à un milieu naturel difficile (1). Tous ces peuples ont en commun la grande simplicité des structures de la société : pas de stratification sociale (seuls les forgerons, qui sont aussi devins et fossoyeurs, et leurs épouses, potières et guérisseuses, vivent à l'écart, se marient entre eux, mais sans être dans une position subordonnée), une religion peu élaborée (monothéisme avec quelques rites des ancêtres et de la Nature - mais un lien affectif très fort avec celle-ci, la terre, les rochers ; pas de mythologies ou de cosmogonies complexes comme en ont, par exemple, les Dogon), l'archaïsme des techniques (pas de tissage : on vit nu ; les arts du feu, du fer et de la magie sont le monopole des forgerons). Mais le système agraire est d'une stupéfiante perfection, qui permet de faire vivre des densités humaines exceptionnelles pour l'Afrique (plus de 100 et même de 250 habitants par km² autour de Mokolo et de Mora) sur des sols médiocres et de fortes pentes qu'un immense travail a entièrement réaménagées en terrasses de culture, qui ajoutent une note étrange de rigueur logique dans le chaos superbe des paysages.

L'exemple des Matakam (ou Mafa, 150.000 personnes, soit autant que tous les autres peuples montagnards - une vingtaine - réunis) mérite d'être détaillé. A l'inverse de leurs voisins (Mofou, Podokwo, Mouktélé, Mada, etc.) qui n'ignorent pas un certain pouvoir traditionnel, les Matakam poussent à l'extrême le principe des "anarchies" africaines : chaque famille, le plus souvent monogame, forme pratiquement une entité autonome, n'admettant aucune autorité supérieure, si ce n'est de vagues prééminences culturelles. Les adolescents quittent très jeunes leurs parents pour former de nouveaux foyers entièrement indépendants. Chaque unité familiale est

(1) Alors que les peuples réfugiés dans les montagnes seulement au XIX^e siècle, comme les Fali au sud du massif et sur les plateaux proches de Garoua, ne les ont que médiocrement mises en valeur et surtout les ont désertées en masse dès l'instauration de la sécurité coloniale : les Fali sont aujourd'hui redevenus un peuple de plaine (qu'ils ne cultivent guère mieux).

donc composée de la même manière : deux adultes et quelques enfants le plus souvent. Il est nécessaire pour les nourrir de cultiver deux hectares de terrasses ; la force de travail ainsi réunie ne permet pas d'en utiliser efficacement davantage : si les travaux sont plus extensifs, les rendements baissent, et la récolte aussi. On cultive en alternance (un an sur deux) le gros mil et le petit mil, qui forment les bases de l'alimentation. Un peu d'arachide fournit le peu d'argent (de l'ordre de 3.000 F CFA - 60 FF - par famille et par an) nécessaire (notamment pour l'impôt) à ce système d'auto-suffisance presque totale. Chacun vit donc, au prix d'un labeur rude mais honnêtement rétribué par la nature, dans une égalité économique aussi complète que l'égalité politique. Cet équilibre, qui fait l'admiration des agronomes comme des sociologues, a pour effet chez les Matakam, qui n'ont pourtant pas lu Jean-Jacques Rousseau, un visible bonheur de vivre, qui rend si attachés à ce peuple tous ceux qui ont eu la chance d'y séjourner. Mais cette harmonie, des hommes avec la nature comme des hommes entre eux, n'est pratiquement pas perfectible ; elle est trop stable, trop équilibrée pour admettre une évolution - dont on voit mal ce qu'elle pourrait faire d'autre que ruiner un système aussi cohérent, qui doit à sa rusticité d'avoir traversé intact tant de siècles. Devant le monde moderne, comme au XIXe siècle devant les invasions musulmanes, les montagnards, comme s'ils sentaient qu'ils ont tout à perdre (1), ont une attitude obstinée de résistance passive (notamment devant l'école, qui leur prend leurs enfants et ne les rend jamais), ce qui maintiendra pour quelques décennies encore leur oasis de sérénité, mais les condamne à terme aux pires des prolétarisations.

(1) Les peuples à chefferie oppressive, en particulier les Mada (notons que malgré cette différence de structure essentielle, les systèmes agraires sont les mêmes, tant sont puissantes les contraintes du milieu), sont actuellement plus dynamiques, puisqu'animés de contradictions internes : le changement peut signifier pour les individus un progrès en autonomie, en prestige, en consommation. Ils forment donc l'essentiel des migrations en cours vers les plaines peu peuplées qui environnent au nord et à l'est le massif montagneux.

B/ Toute autre est l'attitude des "païens de plaine", Guidar, Guiziga, Moundang, Toupouri, qui peuplent les régions de Guider et de Kaélé, c'est-à-dire le sud du "Diamaré", cette "Grande Plaine" dont le centre est la vieille cité de Maroua (que les Foulbé ont arrachée jadis aux Guiziga). Ce sont des sociétés nettement plus complexes (ayant formé autrefois des royaumes, qui ont plus ou moins bien résisté au choc des Foulbé), beaucoup plus tendues, plus remuantes, où s'appesantit l'autorité des chefs sur leurs sujets, des vieux sur les cadets, par exemple chez les Guiziga des oncles sur les neveux, corvéables à merci ; d'où une volonté permanente de fuite des dominés, s'exprimant par des migrations massives de plus en plus lointaines, comme par une farouche volonté de promotion sociale par tous les biais modernes, l'école, l'engagement dans l'armée ou la police (en particulier chez les belliqueux Moundang), le salariat industriel, et aussi l'islamisation, la "foulanisation" par laquelle les païens empruntent aux Foulbé leur costume, leur genre de vie, leur langue, leur vision du monde et - du moins l'espèrent-ils - leur participation à l'élite dirigeante du Nord. La christianisation, elle aussi, se développe rapidement, non sans frictions d'ailleurs entre les tenants des deux religions, qui se considèrent comme rivaux face au million de païens à convertir.

C/ Avec les "païens du fleuve", riverains du Logone (Massa, Mousseye, Moussgoum, ceux-ci superficiellement islamisés et organisés en sultanats, alors que les premiers vivent en communautés patriarcales indépendantes), on retrouve des peuples harmonieux et donc peu migrants. Excellents cultivateurs, bons éleveurs, habiles pêcheurs au bord d'un fleuve prodigieusement poissonneux, ils jouissent de conditions sanitaires enviables qui sont certainement pour beaucoup dans leur splendide condition physique (1,85 m de taille moyenne chez les Massa). Vivant bien en travaillant peu, les Massa ont mis au premier rang de valeurs les plaisirs de la vie : l'amitié, la fête, la bonne chère... Colosses rieurs qui ne manquent aucune occasion de s'amuser, qu'iraient-ils cher-

cher, hors d'un pareil pays de cocagne (1) ? A la différence des Matakam de la montagne, qui s'opposent de toutes leurs forces aux intrusions du monde moderne, les Massa ont une attitude plus décontractée, plus ouverte ; ils sont capables d'intégrer à leurs habitudes celles des nouveautés qui leur plaisent. Un exemple : à eux aussi les autorités ont interdit la nudité ancestrale ; les Matakam se sont couverts de haillons ; les Massa ont découvert les maillots de bain multicolores, assortis à leurs plumes et à leurs colliers, et en ont enrichi la panoplie de leur coquetterie.

D/ Les peuples païens de la Bénoué et de l'Adamaoua (avec lesquels les Fali de la région de Garoua forment transition) offrent un bien moins séduisant spectacle. Quelles que soient leurs grandes différences, ils ont surtout en commun d'avoir été profondément traumatisés, déstructurés, par les conquêtes foubé du XIXe siècle. Si certains groupes importants, comme les Mboum (au pied nord du plateau de l'Adamaoua) ou les Dourou (autour de Ngaoundéré) ont encore une certaine consistance, la plupart de ces peuples, aujourd'hui fort réduits en importance numérique (Nanchi-Doayo, Koutine, Laka, Yoko, Niam-Niam, etc.) semblent avoir été brisés moralement et physiquement : les coutumes et les rites s'oublient, les techniques agraires, naguère souvent remarquables, se détériorent (en particulier sur le plateau, où le surpâturage des troupeaux foubé ruine les terres arables), la démographie s'effondre, au point que le renouvellement de plusieurs groupes n'est même pas assuré, alors que les païens d'entre Mandara et Logone se caractérisent par une formidable natalité (2). L'assimilation en cours à la culture foubé dominante

(1) Une chose : un peu d'argent pour s'acheter le bétail nécessaire pour se marier, mais les séjours des jeunes Massa en ville sont brefs et sans grandes répercussions sur leur mode de vie.

(2) Avec des taux de natalité de plus de 50 à 55 naissances annuelles pour 1.000 habitants (culminant à 68 chez les Matakam) la population s'y accroît de 50 à 70 % par génération, et encore de 5 à 15 % chez les Dourou et les Mboum ; elle régresse d'un dixième à chaque génération chez les Fali, d'un tiers chez les Kolbila, de la moitié chez les Laka du plateau...

accélère encore leur proche disparition en tant que peuples originaux.

Plus au sud, entre l'Adamaoua et la vallée de la Sanaga, qui marque en gros la limite septentrionale de la forêt équatoriale, s'étendent de vastes savanes à peu près désertes. Si l'on rencontre vers l'est des groupes importants de Baya, un grand peuple - surtout répandu en R.C.A. - assez actif, qui se consacre à la monoculture du manioc, les Babouté (ou Vouté) de la région de Yoko sont aujourd'hui presque éteints. C'était un puissant peuple guerrier, qui vivait d'une lutte perpétuelle contre les Foulbé et contre les gens de la forêt : la vente des prisonniers comme esclaves assurait le ravitaillement en vivres et en armes. L'instauration de la paix coloniale (où ils figurèrent d'abord comme milices auxiliaires, ce qui acheva de les déraciner) a provoqué leur brutal effondrement : les 23.000 km² de l'arrondissement de Yoko ne comptent que 10.000 âmes.

E/ Les Foulbé (ou Peulh, ou Fulani), qui ont donc si puissamment marqué autrefois le Nord-Cameroun, le dominent toujours politiquement et idéologiquement. On leur attribue des origines fort lointaines, puisqu'ils auraient été les derniers habitants d'un Sahara pré-historique encore humide, et qu'une très longue errance aurait mené ces grands éleveurs nomades du Sénégal au Tchad, dans les interstices des sociétés d'agriculteurs sédentaires (1).

Les grandes guerres saintes du début du XIXe siècle, où l'Islam fut le prétexte de leur unification politique et de leur expansion militaire, les rendirent maîtres de la haute vallée du fleuve Niger et du nord de la Nigéria actuelle. L'émir de Yola, Adama, fut l'animateur de la conquête du Nord-Cameroun et lui donna son nom : Adamaoua. Les peuples

(1) Les Mbororo sont des Foulbé restés nomades, qui transhumèrent entre Nigéria, Niger, Cameroun, Tchad et R.C.A. Endogames, ils ont conservé leur type physique ancestral (grands, minces, aquilins, le teint très clair) bien mieux que les Foulbé sédentarisés, qui ont beaucoup pris femme au sein des autochtones.

au nord de la Bénoué résistèrent assez efficacement à l'invasion, entre 1810 et 1830 environ, et les Foulbé ne purent qu'y implanter de petites principautés ("lamidats"), dont la principale fut celle de Maroua. Au sud, par contre, ils envahirent au milieu du siècle les plaines de la Bénoué, puis le plateau, où ils fondèrent de gigantesques royaumes de proie : Banyo, Tibati, Nagoundéré et Rey-Bouba, qui lançaient sur les païens du Sud et des Grassfields des raids dévastateurs, ce qui ne les empêchaient pas de lutter féroce-ment les uns contre les autres. Bouba-Njida, prince de Rey, alla même jusqu'à se retourner complètement contre ses corréligionnaires en s'appuyant sur les Laka vaincus ; il fonda un Etat vaste comme la Belgique (mais peuplé de seulement 30.000 âmes), organisé comme un clan familial unique (le "baba", c'est-à-dire le père, est le seul destinataire de toute la production, le seul redistributeur de toute la consommation), qui a su garder jusqu'à ces dernières décennies une autonomie permettant une extraordinaire préservation de ces structures archaïques - au prix d'une complète stagnation.

La colonisation européenne a eu pour résultat d'asseoir plus complètement le pouvoir des Foulbé sur l'ensemble des peuples païens : féodaux lettrés, fiers de leur mode de vie aristocratique, leur réserve hautaine, leur poésie raffinée, fermement structurés, ils étaient pour les nouvelles autorités (toujours peu nombreuses dans le Nord) les intermédiaires indispensables ; la force armée fut plusieurs fois déployée pour convaincre les païens récalcitrants que désormais les ordres de l'Administration, les réquisitions, les impôts transitaient par eux. Ils héritèrent tout naturellement du pouvoir régional à l'Indépendance ; leur modèle culturel est devenu dans le Nord le point de passage obligé de toute promotion sociale, ce qui leur assure un accroissement numérique apparent sans rapport avec leur stagnation démographique réelle.

F/ Les autres peuples musulmans du Nord ne peuvent ici être qu'évoqués. Mentionnons :

- les Haoussa, originaires de Nigéria, vivent dans les villes en symbiose avec les Foulbé ; ils dominent le commerce régional ;

- les Mandara sont un peuple originellement apparenté aux Matakam, mais qui a évolué de façon opposée, se formant en royaume islamisé aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les Foulbé n'ont pu en venir à bout et ils dominent toujours la région de Mora ;

- les Kotoko sont une civilisation très originale : ils descendent sans doute des Sao qui peuplaient au début de notre ère les basses vallées du Logone et du Chari (inondables la moitié de l'année) ; ils habitent des villes bâties sur des tertres insubmersibles, avec d'étonnantes architectures d'argile, cités qui formaient autant d'Etats, aux structures très complexes. Bien engourdies aujourd'hui, ces villes vivaient du commerce entre les empires voisins du lac Tchad, abandonnant les campagnes aux "Arabes Choa" (nomades de langue arabe mais de race noire), qui se sont partiellement sédentarisés sur les rives du lac. C'est là une région fort particulière, qui n'a guère de relations avec le reste du Cameroun.

II - LES FORETS DU SUD sont peuplées de gens qui parlent des langues du vaste groupe bantou. Outre les contraintes spécifiques du milieu naturel, peu propice à l'implantation de groupes nombreux, ils ont en commun leurs structures sociales essentielles : l'organisation lignagère (fondée sur des liens familiaux, réels ou mythiques) et la forte séparation des tâches entre sexes (aux hommes la guerre, la chasse, la politique et les travaux de force du défrichage ; aux femmes la vie, la cuisine, les cultures alimentaires). La vie rurale repose sur une agriculture sur brûlis assez peu élaborée, qui fournit comme aliment de base des tubercules (manioc, igname, macabo...), alors que les peuples du Nord sont des mangeurs de mil (et ceux de l'Ouest de maïs). Avec la colonisation s'est développée la culture familiale (masculine) du cacao dans le Centre, du café dans l'Est, en proportion directe des densités de population.

A/ Les peuples de l'Est (Bikélé, Badjoué, Djem, Kaka, etc.) sont de petits groupes très disséminés et peu dynamiques. Il s'agit de débris de peuples d'origines variées, réfugiés à l'abri de la forêt aux cours des siècles, dont la profonde marginalité sociale et économique fait l'unité. Seuls les Maka, un peu plus denses et mieux structurés, et donc plus aptes à réagir aux sollicitations du développement, forment au sud-ouest de Bertoua un pôle relativement actif dans ces régions orientales vraiment mal intégrées au monde moderne.

Dans les vastes forêts quasi-désertées des confins sud-orientaux errent des bandes de Pygmées, petits groupes familiaux en perpétuel mouvement qui vivent de la cueillette et de la chasse, troquant leurs viandes contre les vivres et les objets indispensables avec les Bantou, auprès desquels ils ont des liens de vassalité et à qui ils ont emprunté langues et croyances. Ils sont de plus en plus nombreux à se sédentariser progressivement auprès des villages bantou, perdant leur très austère liberté pour une sorte de prolétarianisation où l'on a peine à voir un progrès.

B/ Le groupe "pahouin" au centre : Béti (Eton, Ewondo, Bané) autour de Yaoundé, Boulou plus au sud (d'Ebolowa à Sangmélima), Fang à la frontière et au nord du Gabon, est un ensemble de peuples qu'apparentent étroitement langues et traditions. Ils proviennent de cette région de savanes aujourd'hui désertées, situées au nord du fleuve Sanaga (dont la traversée est à l'origine de nombreux mythes), se destructurant, semble-t-il, à mesure qu'ils se sont enfoncés au cœur des forêts, durant les deux derniers siècles : les liens sociaux se relâchaient, les groupes s'amenuisaient, les coutumes et les techniques s'oubliaient, comme diluées dans l'épaisseur de la grande sylvie équatoriale (1). On observe ainsi une continuité depuis les Fang, partis les premiers, avancés

(1) Ils ont tronçonné et refoulé vers l'Est les peuples antérieurs, coinçant dans la région de Lolodorf les Ngoumba, qui parlent encore un dialecte proche de ceux du Haut-Nyong.

les plus loins vers le sud, les plus disloqués, jusqu'aux Ewondo, qui n'ont migré qu'il y a un siècle et ont assez bien conservé leurs structures claniques, avec la primauté de quatre grandes familles "nobles" qui, encore aujourd'hui, trustent les fonctions sociales les plus en vue.

Un jeu compliqué de cheminements, de retours en arrière, de télescopages, explique la répartition actuelle du peuplement (1). Cette fraîcheur des implantations - c'est la conquête allemande qui les a stabilisées, puis la culture du cacao qui les a définitivement fixées - rend aussi compte de plusieurs caractères socio-économiques. A l'inverse des païens du Nord, aux réalisations agraires si remarquables, les Pahouin ne sont pas des paysans (ainsi chez les Bédi la terre n'a-t-elle aucune valeur affective ou religieuse : on la possède et on la vend librement). Ce n'étaient pas non plus des commerçants : les migrations et les guerres empêchaient les échanges réguliers (les biens circulaient tout de même par le jeu des dots et des "bilaba", rivalité de dons et de contre-dons où il faut écraser de sa générosité le partenaire/adversaire). Le dynamisme des Pahouin vise plus à la puissance, à la "gloire" qu'à la richesse (celle-ci n'est qu'un instrument du prestige : avoir beaucoup, c'est pouvoir donner beaucoup) et s'est fort bien adapté au monde moderne. Pour cela deux voies principales s'offrent à eux : d'une part le cacao (un tiers des exportations nationales), qui est moins un véritable investissement qu'un signe indispensable d'importance sociale (l'étendue des plantations - d'ailleurs faible : 2 ou 3 ha au maximum, car on n'utilise pas de main-d'oeuvre salariée ; de plus, le système d'héritage morcelle à chaque succession les acquis des "grands types" - compte plus que leur productivité ; leurs revenus sont destinés à s'offrir le superflu, puisque la subsistance quotidienne est de toute façon assurée par le travail des femmes) et d'autre part l'école, qui conduit au pouvoir administratif. Favorisés par la proximité de la capitale et par leur maléabilité, Boulou et Bédi, aujourd'hui alphabétisés et

(1) En gros une pénétration du nord vers le sud, puis, une fois l'abri de la forêt assuré, un pivotement vers l'ouest, vers la mer, d'où arrivaient les produits européens (armes, sel, tissus), sans toutefois l'atteindre : entre les Boulou d'Ebolowa et les Batanga de Kribi subsiste un hiatus où vivent encore des groupes de Pygmées.

christianisés à 100 %, ont très tôt pénétré en force dans l'appareil d'Etat, fut-ce au prix de la stagnation de leur vie rurale, en particulier dans la région d'Ebolowa, qui a pourtant été au début du siècle le berceau du cacao camerounais. Seul le pays éton, entre Yaoundé et la Sanaga, anciennement et densément peuplé, est intensivement mis en valeur (c'est lui le grenier vivrier de la capitale) et c'est sans doute là le seul groupe forestier où l'on retrouve quelques vertus paysannes, qui excitent d'ailleurs la moquerie des autres Pahouin.

C/ Les peuples côtiers, ou "Bantou du Nord-Ouest", semblent s'être beaucoup moins déplacés (ou du moins n'ont guère gardé mémoire de leurs migrations anciennes). Les fortes paysanneries Bafia - célèbres par leurs danses, qui ont représenté le Cameroun dans plusieurs festivals internationaux - et des Yambassa, au nord-ouest de Yaoundé, se sont simplement constituées à l'abri procuré par les larges vallées du Mbam et de la Sanaga, et les Bassa, dont nous reparlerons plus loin, se disent sortis du trou d'un rocher ("Ngoklituba") près de leur confluent, d'où ils ont essaimé par petits groupes familiaux entre Sanaga et Nyong. Fort morcelés en tribus peu distinctes les unes des autres, en particulier dans la région du Mungo et du Nkam (Abo, Pongo, Yabassi, Wouri...), ces peuples ont essentiellement en commun, outre les techniques de pêche (assez peu élaborées) pour ceux du littoral et des estuaires, l'ampleur et l'ancienneté du contact avec le commerce européen, au point qu'en deux ou trois siècles un anglais "créolisé", le pidgin, est devenu la langue véhiculaire des régions occidentales du Cameroun. L'importance de ces influences extérieures sur les structures traditionnelles a été très variable. Par exemple, les Batanga de la région de Kribi semblent n'en avoir tiré que le plus utile : la scolarisation, moyen d'accès aux fonctions supérieures de l'administration - les autres ne les intéressent pas : en caricaturant à peine, on peut dire que le Batanga qui ne peut accéder au rang de sous-préfet aime encore mieux revenir dans son village et retrouver son

métier ancestral de pêcheur, diplôme en poche. A l'inverse les Bakweri du pied du Mont Cameroun, autour de Victoria (ville fondée par des missionnaires anglais vingt-six ans avant le début de la colonisation) ont subi de plein fouet le choc avec la confiscation de l'essentiel de leurs terres pour en faire les splendides plantations de la zone de Tiko (ou bien le site même de la ville de Buéa, où les Allemands fondèrent leur capitale à l'emplacement d'un village qui leur avait énergiquement résisté jusqu'en 1894). Confinés sur les sols les moins fertiles, les Bakweri ont survécu en devenant cultivateurs ou revendeurs de produits vivriers pour les ouvriers des grandes plantations (originaires des Grassfields), aujourd'hui plus nombreux qu'eux dans la région.

Les Douala sont ceux qui se sont les plus profondément adaptés à ces fonctions d'intermédiaires entre l'hinterland et le commerce maritime européen, depuis le XVII^e siècle ; ce qui leur a assuré jusqu'à nos jours un rôle sans commune mesure avec leur poids démographique (environ 30.000 individus). Les structures lignagères étaient utilisées pour organiser le commerce parmi les peuples de l'intérieur ; les alliances matrimoniales servaient à structurer des filières d'acheminement qui convergeaient vers l'estuaire du Wouri ; ce système familial concentrait entre les mains des chefs de clan, les "Kings", le pouvoir de négociation avec les navires européens qui venaient mouiller dans cette excellente rade. Mais à la fin du XIX^e siècle, l'accroissement des échanges (huile de palme et ivoire contre alcools, armes, tissus), et leur monétarisation, en multipliant les contacts et en les dépersonnalisant menaçaient le monopole des kings et donc leur prééminence sociale. Ceux-ci, incapables de maîtriser l'évolution, appelèrent à leur secours la colonisation. Les Anglais faisant la sourde oreille, ce furent les Allemands, en 1884, qui traitèrent avec les chefs des Douala, chacune des parties considérant que la signature de ces derniers engageait tout le pays auquel on étendit le nom que portait alors seul l'estuaire du fleuve : le Cameroun. En fait les Douala furent évincés rapidement et de leurs prétentions à l'hégémonie politique sur l'hinterland, et de leurs monopoles commerciaux, puis, à partir de 1909, du sol même de la ville de Douala, que le traité de 1884 leur avait garanti. Leur opposition au plan de réaménagement de la ville fut telle qu'en 1914 ils accueillirent en libérateurs les Franco-Britanniques ;

il devint dès lors impossible de le leur imposer à nouveau, d'où les problèmes d'urbanisme très particuliers de la ville, où les autochtones sont restés maîtres des terrains, ce qui a provoqué un type de croissance urbaine original parmi les grandes métropoles africaines.

Mais si les Douala perdirent leurs anciens privilèges, ils en acquirent d'autres en étant les premiers et les plus intensément scolarisés et européenisés. Ils sont, par rapport à leur petit nombre, fort importants dans l'administration et bien plus encore dans les professions libérales : avocats ou notaires (leurs problèmes fonciers en ont fait des experts en chicanes juridiques), médecins, architectes, journalistes, ... Urbanisés depuis des générations, assez riches grâce à leur patrimoine foncier, ils forment le noyau de la plus brillante bourgeoisie occidentalisée du Cameroun. On a peine à imaginer que les Douala et les Matakam sont compatriotes.

Les Bassa aussi, un grand groupe qui vit entre Douala et Yaoundé, ont fort bien mis à profit le monde moderne, après en avoir souffert. Tardivement et péniblement "pacifiés", (et encore en rébellion en 1956-1959), ces individualistes et anarchistes convaincus (leur habitat était traditionnellement complètement dispersé, et leur langue n'a pas de mot pour désigner le chef) ont fort bien réussi dans la course à la scolarisation : ce sont eux qui réalisent les meilleurs scores dans les études secondaires et supérieures, et ils représentent au sein de la fonction publique un "lobby" fort puissant. Ayant construit de leur sueur et de leur sang le chemin de fer Douala-Yaoundé, ils l'ont à leur tour colonisé, ce qui a pour effet que l'habitat rural est en cours de modification : il se concentre sur les gares par lesquelles fonctionnaires et cheminots bassa viennent passer les week-end au pays, sans avoir le temps de retourner à leur hameau natal au coeur de la brousse. La ruée sur l'administration et les villes est telle que l'agriculture, notamment du palmier à huile, dont les revenus ne sont ni aussi prestigieux, ni aussi conséquents, stagne et que la population rurale diminue (en particulier dans le Nkam et la Sanaga Maritime) : dans les régions côtières du Cameroun, les villes, les industries, les

grandes plantations l'ont maintenant largement emporté sur les genres de vie traditionnels.

III - A L'OUEST, LES GRASSFIELDS sont de hauts plateaux herbeux (d'où leur nom en pidgin), sur des sols volcaniques d'une exceptionnelle fertilité, qui portent un peuplement dense, actif, très original. Ils forment, avec la zone littorale de Douala-Victoria, le coeur économique du Cameroun moderne. Coupés en deux par la limite linguistique officielle (mais de part et d'autre on parle également pidgin, car les nombreux dialectes, bien que formant le groupe "bantoïde" (1) ne sont pas intercompréhensibles) ; ces peuples appartiennent à ce que l'on peut appeler "l'aire culturelle tikar" (2), bien que les Tikar eux-mêmes, qui vivent au pied des falaises de l'Adamaoua occidentale, aient vu leur vitalité détruite par les invasions foubé au siècle dernier. Des structures sociales très particulières que les Tikar créèrent et répandirent, pacifiquement ou non, sur les plateaux, les Bamiléké nous donnent un exemple d'autant plus démonstratif qu'avec un bon million d'âmes (dont un tiers émigré dans les villes du reste du pays), ils forment environ la moitié des peuples des Grassfields.

A/ Les Bamiléké, terme qui désigne une centaine d'entités politiques indépendantes, qui n'ont pris conscience de leur unité qu'à la suite de la colonisation, sont d'excellents paysans,

(1) Lointainement apparenté aux langues bantou. Ce groupe comprend aussi les sociétés lignagères mal connues des forêts de la Cross River (Banyang, Ejagam), autour de Mamfé, région fort marginale.

(2) N'en font pas partie les Bali, cavaliers soudanais qui envahirent les Grassfields au XIXe siècle et eurent un rôle politique important autrefois en jouant la carte allemande contre les autochtones de la région de Bamenda, qui ont pris leur revanche depuis. Il en subsiste des noyaux isolés en zone anglophone (Bali-Nyonga, Bali-Kumbat, etc.) où survit un remarquable folklore, célèbre notamment pour ses tuniques brodées de couleurs éclatantes.

Après au gain, ouverts aux nouveautés (il suffit de voir avec quelle promptitude ils intégrèrent à leurs pratiques culturelles le maïs avant la colonisation et le café arabica depuis) ; ils émigrent et changent de métier avec la plus grande facilité, se sentant partout chez eux dans la mesure où ils reconstituent là où ils sont les caractères essentiels de leur société d'origine. C'est dans ceux-ci qu'il faut chercher le secret de cet extraordinaire dynamisme. En effet, alors que la grande majorité des sociétés africaines freine l'individu en le bloquant dans un quadrillage de rangs familiaux et de tranches d'âge, le monde bamiléké pousse énergiquement à la promotion individuelle. Il est structuré en "chefferies", petits royaumes de quelques milliers à plusieurs dizaines de milliers d'habitants, où le chef (Mfo, Fo, Fon) a essentiellement un rôle d'arbitre, une fonction de pivot religieux plus que de domination : c'est par exemple lui qui, traditionnellement, redistribuait à chaque génération les terres entre les familles qui en avaient trop et celles qui en manquaient. Une grande partie du pouvoir politique est entre les mains de "confréries" spécialisées qui contrôlent la guerre et la magie, les marchés ou même, de fait, la désignation d'un nouveau chef. On entre dans ces sociétés, qui sont hiérarchisées en une sorte de "cursus honorum", par cooptation, en fonction de ses mérites, c'est-à-dire des succès obtenus dans son travail agricole (culture du maïs et du bananier autrefois, du café aujourd'hui, récolte du vin de palme, élevage de chèvres - dont l'insertion dans une agriculture intensive (plus de 200 et même 300 habitants au km²) a exigé la formation du très original "bocage" bamiléké, avec ses chemins creux et ses champs enclos) et aussi jadis à la guerre, pour les grandes chefferies conquérantes du nord (Bandjoun, Baham, Bangangté); et dans le commerce à longue distance de l'ivoire ou de l'huile de palme pour celles du sud (région de Bafang). Les avantages acquis restent strictement personnels et les enfants d'un "grand type" ont comme tous les autres à faire leurs preuves, à partir de zéro. D'où cet acharnement, cette âpreté au succès des Bamiléké (non contradictoire avec un certain goût du faste, du beau geste), et cette habileté à manier les techniques d'accumulation, de capitalisation des moyens de production et des femmes, moyen de reproduction, dont

L'énergie au travail n'est pas moindre que celle des hommes : la polygamie des Bamiléké n'est pas exceptionnellement étendue - chez les chefs ewondo aussi, ou chez les grands seigneurs foulbé, on trouvait de même des unités polygyniques pouvant atteindre la centaine de femmes - mais elle met en oeuvre un mécanisme d'accroissement fort caractéristique, le "nkap". Un homme qui a des filles, dont il attend normalement une dot, c'est-à-dire une compensation matrimoniale, peut en donner une gratuitement à un jeune homme sans fortune ; les fils à naître seront pour celui-ci, ce qui est vital pour un Bamiléké, car ne pas avoir de descendant mâle est la seule mort véritable, le retour total au néant ; les filles reviendront de droit à leur grand-père maternel, qui doublera ou triplera ainsi sa mise, et pourra les donner à leur tour en "nkap" pour renouveler son investissement.

C'est cette mécanique sociale qui explique le dynamisme naturel des Bamiléké, leur aptitude à saisir toutes les occasions de promotion qu'offre le monde moderne (dans une large mesure, leur guerre civile de 1960-1961 (1) peut s'interpréter comme une tentative de percer au niveau de l'Etat, pour lui ou contre lui, au moins autant que comme une jacquerie de terres surpeuplées où les plus gros planteurs ont accaparé les sols). Avant la dernière guerre mondiale, les Bamiléké avaient commencé à louer leur force de travail dans les plantations de la côte et des riches terres volcaniques du Mungo, entre Nkongsamba et Loum, où ils s'installèrent en masse, submergeant les petits peuples bantou autochtones (Mbo, Baréko, Bongkeng). Ceux-ci, qui n'avaient pas leur accoutumance aux pratiques capitalistes, ne résistèrent pas à la tentation de vendre leurs terres (en particulier lors de la crise économique des années 1930) aux Bamiléké, à qui les méthodes de société de prêt mutuel (divers types de "tontines") permettent la concentration immédiate de gros capitaux (2) ; le Mungo bamiléké est devenu l'une des plus riches régions agricoles du Cameroun.

(1) Avec des séquelles jusque dans les années 1965-1970. C'est à cette occasion que disparurent dans les flammes ce qui restait des merveilleuses architectures anciennes des chefferies. Certaines (Bandjoun, Baleng) ont été partiellement reconstruites.

(2) Les réactions à cette éviction massive sont l'une des causes principales des troubles qui ensanglantèrent le Mungo au moment de l'Indépendance.

Depuis, les Bamiléké ont envahi les villes, de plus en plus nombreux, comme ouvriers, boys, chauffeurs, manoeuvres, et surtout comme commerçants - de toutes les tailles, des plus puissants aux plus modestes ; ils forment aujourd'hui 20 à 25 % de la population de Yaoundé, le tiers de Mbalmayo, la moitié de Douala, 80 % de Nkongsamba et la quasi-totalité de la population de leurs propres villes (ce qui est d'autant plus remarquable que leur habitat traditionnel était complètement dispersé), tout particulièrement Bafoussam, extraordinaire ville-champignon qui est passée de 10.000 âmes en 1960 à 40.000 en 1970 et sans doute à 100.000 aujourd'hui, pratiquement tous Bamiléké (leurs commerçants sont très habiles à organiser boycotts et dumping nécessaires pour dissuader rapidement les concurrents étrangers de s'installer chez eux).

Ils affluent donc massivement partout où il y a de l'argent à gagner. A Douala, où le sol urbain - et donc les possibilités de fructueuses opérations foncières - est resté entre les mains des autochtones, les Bamiléké se lancent depuis quelques années dans l'industrie. Ce sont le plus souvent de petites entreprises, mais certains commencent maintenant à monter des usines d'assez bonne taille : c'est là un cas assez exceptionnel de formation d'une authentique bourgeoisie d'affaires africaine, indépendante de l'appareil d'Etat. Cette efficacité, ce sens de l'organisation et de l'entraide font aussi merveille dans l'aménagement spontané des quartiers périphériques de la ville de Douala, où les Bamiléké sont tous majoritaires. Ces quartiers (Nylon, Tergal, Bepanda), qui croissent dans l'indifférence complète des pouvoirs publics, sont aménagés par les habitants eux-mêmes, qui cotisent en argent et en travail pour assainir les terrains, tracer des rues, édifier des écoles ou des dispensaires (tenus par des missionnaires), lancer des ponts sur les marigots... Cette auto-organisation, pratiquement unique parmi les grandes villes d'Afrique Noire, est incompréhensible sans référence à ces habitudes d'entraide des Bamiléké (qui ont entraîné dans le jeu leurs voisins d'autres ethnies).

Installés en force dans les positions économiques (ils n'ont comme concurrents à l'échelle nationale que les grands négociants Haoussa-Foulbé du Nord et les Syro-Libanais et Grecs qui tiennent l'essentiel du demi-gros), les Bamiléké n'ont jusqu'ici guère pénétré le monde administratif, car leur alphabétisation (c'est-à-dire la pénétration des missionnaires) a été assez tardive. Cela risque de changer rapidement, car ils ont mis les bouchées doubles pour combler ce handicap : la scolarisation des garçons y est maintenant complète, celle des filles se développe. Une étude de l'auteur de ces lignes a montré qu'en 1969 les Bamiléké (un sixième de la population camerounaise), formaient 25 % des effectifs des écoles primaires, 35 % de ceux des lycées, 45 % des élèves au niveau du baccalauréat : on voit que quelles que soient les "inévitables" "numerus clausus", de droit ou de fait, auxquels les pouvoirs publics sont obligés de recourir pour maintenir un minimum d'équilibre régional dans le recrutement des cadres de l'Etat, les Bamiléké commencent à peser sur les hautes institutions (par exemple l'Université) d'un poids de plus en plus irrésistible (1).

C'est là l'un des problèmes les plus fondamentaux du Cameroun, le plus crucial peut-être de sa vie interne, le plus obsédant et donc le plus masqué. Ce pays, si prodigieusement divers, tient par un accord tacite entre les grands groupes qui le composent pour se partager équitablement le pouvoir (en gros, en quatre unités d'égale puissance : le Nord - c'est-à-dire bien sûr les musulmans du Nord -, les anglophones, les côtiers et les Bamiléké, enfin les gens des forêts du Centre et de l'Est). Officiellement unitaire depuis 1972, la république reste de fait une fédération de régions, ce qui en rend le gouvernement particulièrement délicat, car chaque décision qui favorise l'une d'entre elles exige des contre-parties pour les autres : bien des investissements économiques qui semblent peu immédiatement rentables obéissent à cette logique politique absolument prioritaire.

(1) De même, les Bassa, leurs alliés dans les événements de la fin de la colonisation : avec 3 % de la population, ils ont près de 15 % des bacheliers en 1969.

Or le dynamisme exceptionnel des Bamiléké tend à faire basculer à leur profit cet équilibre délicat, ce qui ne peut manquer de provoquer des réactions plus ou moins violentes. La crise de 1960-1961 avait aussi cet aspect de lutte de tous les autres contre les Bamiléké, trop entreprenants, trop riches... (1). Réglé militairement, le problème ne l'est pas socialement et risque sans cesse de revenir au grand jour. L'ignorer, c'est se condamner à ne rien comprendre à la vie politique camerounaise.

B/ Les autres peuples des Grassfields, situés pour la plupart en zone anglophone, sont structurés sur le même modèle ; à l'échelle du Cameroun jadis anglais, les effets sont les mêmes : une domination marquée des gens des hauts plateaux et la croissance rapide de la ville de Bamenda, qui reproduit en réduction l'évolution de Bafoussan. En dresser un tableau complet serait cependant fort long, car les originalités ne manquent pas parmi une trentaine d'ethnies qui ont connu au cours des deux derniers siècles une histoire fort orageuse. On peut citer les Kom et les Bum, deux grandes chefferies centralisées, qui vivent sous les hautes falaises des volcans centraux, autour du Mont Oku (3.000 m. d'altitude), ces derniers encore très isolés, tout comme les Nonni, aux sources de la Katsina, qu'on ne peut joindre qu'à pied; les Wimbun, trois peuples de la région de Nkambé qui ont en commun la langue "limbum", peut-être les meilleurs agriculteurs des hauts plateaux (2); les Ndop, villages disparates réfugiés au siècle dernier sur les bords d'une grande cuvette marécageuse (servant de pâturage de saison sèche aux troupeaux foubé qui transhument sur les plus hautes crêtes) qui se sont spécialisés chacun dans un artisanat particulier

(1) Mais, ni chez les Bamiléké, ni chez les Bassa, il n'y a eu de soulèvement d'ensemble : seuls certains groupes ou clans sont entrés en dissidence ; d'autres ont lié leur sort au gouvernement légal. Les séquelles de cette lutte fratricide ont mis dix ans à s'estomper.

(2) Capables notamment de cultiver de fortes pentes sans en mettre en danger les sols, alors que chez les peuples (non-tikar) de la périphérie du plateau, comme les Mfunte de Nwa, de terribles érosions ravagent les parcelles, d'ailleurs médiocrement exploitées : l'inégale efficacité des techniques agraires est frappante.

(sculpture sur bois, tissage, vannerie); le groupe linguistique très disparate des Widekum, à l'ouest (Meta, Mogamo...); les Aghem, dont les clans se sont autrefois groupés pour former ensemble la ville de Wum, ... et bien d'autres encore qui font de ces hauts plateaux aux paysages grandioses une région intensément humanisée, active, sereine, profondément attachante.

Il faut mentionner à part les Nso de Kumbo, car leur évolution est une réplique, à moindre échelle, de celle des Bamoun : c'est aussi une monarchie militaire (les deux dynasties sont d'ailleurs parentes), mais qui, elle, ne s'est pas islamisée.

C/ Les Bamoun sont en effet le seul peuple du Sud qui ait embrassé l'Islam, à l'initiative de son roi, le célèbre Njoya. Que cette conversion n'ait qu'un demi-siècle d'âge n'empêche pas une forte assimilation culturelle des Bamoun aux peuples musulmans du Nord, au moins au niveau des apparences, du costume. En fait les Bamoun sont des Bamiléké qui ont évolué différemment, par la formation d'un pouvoir monarchique absolu, court-circuitant les confréries, qui a transformé le peuple en machine de guerre. Le premier roi, Ncharé (un Tikar), entreprit au XVIII^e siècle la conquête de l'actuel plateau bamoun, qu'acheva au XIX^e Mbwémbwé, qui organisa un vaste royaume centralisé autour de sa capitale fortifiée, Fouban, avec une administration du pays en portions rayonnantes allant du centre de la ville jusqu'aux frontières, afin de bien contrôler et assimiler les vaincus (des Bamiléké, des Ndop, du moins ceux qui n'avaient pas fui) et d'éviter la sécession des vassaux (1). Le grand homme de la dynastie a été Njoya (vers 1870-1933), diplomate et homme de guerre, esprit inventif et rationnel, qui eu d'abord à refouler par la force et par la ruse les attaques des Foulbé de l'Adamaoua, puis sut, en 1902, se soumettre aux Allemands et conserver son trône ; les

(1) Cette organisation radiocentrique, toujours lisible dans la carte administrative du département Bamoun, est exactement celle que préconisait Platon pour sa République idéale.

Les Français furent plus difficiles à manoeuvrer et finirent par le déposer en 1923, l'envoyant mourir en exil à Yaoundé, mais un de ses fils règne toujours sur Foumban. Njoya est également connu pour avoir senti la nécessité de fixer par écrit la tradition de sa dynastie et inventé dans ce but un alphabet, réunis les mémorialistes du royaume et consignés dans cette étrange écriture l'un des très rares textes historiques de l'Afrique précoloniale. De l'Islam, les Bamoun, aujourd'hui pacifiques, ont aussi pris la nonchalance : leur riche pays, peu peuplé, n'est que faiblement mis en valeur, sauf dans la région de Foubot, où de grandes plantations européennes ont fait venir une importante main-d'oeuvre bamiléké, aussi entreprenante et efficace là qu'ailleurs.

X X

X

C'est donc la juxtaposition de ces peuples si étonnamment divers qui forme le Cameroun, diversité qui cependant n'empêche pas la naissance d'un vif sentiment national là où s'est formée une conscience politique. Mais il y a aussi un creuset où les genres de vie peuvent se rapprocher : les villes. Comme les autres pays africains littoraux, le Cameroun est pris dans une urbanisation galopante, qui a fait passer la population citadine de 800.000 personnes il y a dix ans à environ deux millions aujourd'hui, sur les sept que compte le pays : à ce rythme, la moitié des Camerounais vivront dans les villes avant 1985.

Pourtant, l'une des chances du Cameroun, et c'est là pour une grande part l'un des effets positifs de sa diversité régionale, c'est que cette croissance urbaine ne se concentre pas sur une métropole unique, complètement démesurée à l'échelle nationale, comme le sont Dakar, Abidjan, Brazzaville, Kinshasa... La division des fonctions entre Douala, centre économique (environ 450.000 habitants), et Yaoundé, capitale politique (300.000 âmes), a atténué la tendance naturelle à la "macrocéphalie" des pays décolonisés : Abidjan par exemple réunit la moitié des citadins de Côte d'Ivoire ; Douala et Yaoundé ensemble n'en comptent qu'un gros tiers.

Le Cameroun est un pays de villes moyennes, à la croissance souvent très rapide, au rôle régional puissant : Bafoussam et Nkongsamba comptent une centaine de milliers de citadins ; Garoua, Kumba, Maroua, Bamenda, Victoria, Foumban, de 40 à 70.000. C'est là, et dans une cinquantaine de centres plus petits, enracinés dans les campagnes, que se forme le Camerounais moderne.

Il est souvent porté sur la ville africaine une condamnation moralisatrice : milieu de dégradation, de dépravation, de perte de l'identité, dans une vision dichotomique où "la ville" et "la campagne" s'opposent fortement. En fait la "détribalisation" en ville n'affecte que les élites intellectuelles (mais le phénomène en cause n'est pas celui de l'urbanisation, c'est celui de l'"embourgeoisement", un fait social et non spatial), et les couches les plus défavorisées : les bandes de malfaiteurs de Douala sont parfaitement intégrées quant aux diverses ethnies qui les composent... Mais la grande masse des citadins, qui ne sont venus à la ville que dans le ferme espoir de retourner ensuite au village riches et considérés, reste très profondément liée au milieu rural, dans tous les domaines, tout comme - au moins dans le Sud - un grand nombre de ruraux ont déjà séjourné plus ou moins longuement en ville (1) : tout circule, et de plus en plus vite, les hommes, les techniques, l'argent, les idées. C'est ce bouillonnement qui forme le coeur de la modernisation. C'est par lui que ces peuples si étrangers se trouvent en contact, peuvent se connaître, s'apprécier, et - peut-être - s'unifier sans nécessairement tout perdre de leur identité profonde. L'extrême diversité du Cameroun est pour cela à la fois une faiblesse et une force.

(1) Des enquêtes faites en pays eton, à 80 ou 100 km au nord de Yaoundé ont montré que les deux-tiers des chefs de famille présents dans les villages ont vécu en ville, la durée moyenne de ces séjours urbains étant de près de huit ans.